

# LE FRONDEUR

ABONNEMENT UN AN (52) 5 F. 50

BUREAU RUE DE LA SORBONNE 15

15 C<sup>MES</sup> = LE N<sup>O</sup>

JOURNAL SATIRIQUE PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS.

## ENCORE LUI!!!



Comment le doctrinarisme soutient les partisans de la liberté des opinions.

ABONNEMENTS :  
Un an . . . . . fr. 5 50  
Franco par la Poste.

Bureaux :  
2 - Rue de l'Étuve - 12  
A LIÈGE

Un vent de fronde s'est levé ce matin, on croit qu'il gronde contre...

# LE FRONDEUR

Journal Hebdomadaire

SATIRIQUE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

Il n'y a que les petits hommes qui craignent les petits écrits

ANNONCES :  
La ligne . . . . . fr. 25

RÉCLAMES :  
Dans le corps du journal  
La ligne . . . . . » 1

On traite à forfait.

## TOLÉRANCE.

M. Magis — qui décidément aurait mieux fait de rester maître de danse — en fait de belles ! Sur sa proposition, M. Demblon vient d'être suspendu, pour un mois, de ses fonctions. Il est vrai que cette décision doit être ratifiée par le ministre, mais on connaît assez l'autorité exercée par M. Frère sur ses acolytes, pour être certain que cela ne fera pas un pli. M. Demblon — pour avoir eu le courage de défendre ses opinions avec une éloquence autre que celle de M. Magis — est privé des 125 francs qui lui permettaient de nourrir sa famille. M. Magis a fait là une besogne assez propre. Il est vrai que M. Demblon s'est permis, lorsqu'il a dû parler devant un grand public, de faire preuve de talent. C'était humiliant, pour les conseillers qui ne savent rien dire, et M. Magis — qui croit que les instituteurs sont aussi faciles à conduire que les cotillons — a eu vite fait de river son clou à cet insolent subordonné. Jean-Jacques Rousseau disait qu'il n'y aurait aucun plaisir à avoir des gens, si ceux-ci ne devaient être employés à rosser le pauvre monde. M. Magis pense qu'il serait inutile de posséder le pouvoir, si ce n'était pour en abuser. Laurent XVII, de la *Mascotte* était aussi de cet avis. Tolérant, aimable jusqu'à la souplesse, quand il avait envie d'arriver ; dur, cassant, autoritaire, injuste, depuis qu'il est au pinacle. La transformation est complète et le rôle a été bien rempli.

Bien joué Scapin !

## PRINTEMPS

A EDMOND NOIR

La neige a disparu, déjà dans le parterre  
On voit s'épanouir quelque timide fleur.  
Perce-neige, népatique ou fraîche primevère  
Annonçant le retour des longs jours de cha-

leur.  
Le concou, dans le bois, redit son chant mo-  
[queu]

Pendant que l'alouette, aux cieux s'é élève  
[fière]

Et l'abeille déjà, courageuse ouvrière  
Vient recueillir son miel à la douce saveur.

Que faut-il pour donner à toute la nature  
Les joyeuses chansons, les fleurs et la verdure,  
Le bonheur et l'ivresse ? Un rayon de soleil !

Pour rendre aussi la vie et l'espoir à notre âme  
Que faut-il ? Un sourire, un regard de la femme  
Qui sut la réveiller d'un pénible sommeil !

FIX.

## Conseil Communal de Liège

SÉANCE DU LUNDI 16 JUILLET

La séance est ouverte à 7 heures.  
Pendant la lecture du procès-verbal, des conversations particulières s'engagent entre les conseillers.

M. Reuleaux à M. Lovinfosse. — Vous savez que nous allons avoir à nous prononcer sur le sort d'un instituteur ?

M. Lovinfosse. — ????

M. Reuleaux. — Mais oui, Monsieur Demblon.

M. Lovinfosse. — !!!!!

M. Reuleaux. — M. Magis trouve que l'on ne peut pas tolérer l'attitude de cet instituteur. Que vous en semble ?

M. Lovinfosse. — ????

M. Reuleaux. — C'est absolument comme moi.

(La conversation continue.)

M. Magis, (serrant la main à un monsieur qui l'a conduit jusqu'à la porte). — Soyez tranquille, Auguste, nous l'empê-

cherons bien de vous ennuyer davantage. Ça sera fait ce soir.

En ce moment M. le secrétaire achève de lire son procès-verbal et M. le bourgmestre ouvre la séance.

M. le Bourgmestre. — Messieurs, l'ordre du jour appelle la discussion sur les accenses d'égout.

M. Magis a la parole.

M. Magis. — Messieurs, la question qui vous est soumise est celle-ci : Lorsque, dans une même maison, se trouvent deux anglaises, faut-il les faire évacuer par le même canal ou bien...

M. d'Andrimont. — Il me semble que si ce sont des Anglaises, elles peuvent passer par le même canal : celui de Suez puisque l'Angleterre vient de racheter les actions.

M. le Bourgmestre. — Certes, Monsieur d'Andrimont, votre observation est pleine de sens, mais nous ne pouvons l'examiner publiquement sans porter gravement atteinte à la neutralité de la Belgique, en nous immiscant dans les affaires d'une nation amie. L'exemple du général Brialmont est trop récent, pour que nous risquions notre position dans pareille aventure.

M. d'Andrimont. — Du moment que le salut de la Belgique est en jeu, je n'insiste pas, M. le Bourgmestre. Cependant mon influence auprès des Anglais, qui ont été mes hôtes, mettrait assurément notre pays à l'abri de toute tentative de l'Angleterre. Mais, je le répète, je n'insiste pas.

M. Magis. — Je disais donc, Messieurs, lorsque l'honorable M. d'Andrimont m'a interrompu par une de ces observations pleines d'à-propos dont il a le secret, je disais qu'il s'agissait de savoir si l'évacuation des anglaises aura lieu par un par deux canaux.

La Cour de cassation s'est déjà occupée de la matière, et dans un arrêt fortement motivé, la haute Cour a décidé qu'il fallait nécessairement deux branches d'égout, lorsque les personnes qui... alimentent ces tuyaux, n'appartiennent pas à la même religion.

La chose est, je pense, assez claire pour qu'il me soit inutile d'insister.

M. d'Andrimont. — Je ne vois pas que cela soit toujours si clair. Cela dépend des cas !... Ainsi tenez, dernièrement, après un banquet où l'on avait servi des pruneaux...

M. le Bourgmestre. — Je crois, Monsieur d'Andrimont, que la discussion s'égare. C'est d'une question de droit plutôt que d'une question de fait que nous nous occupons.

M. d'Andrimont. — Une question de droit, je n'insiste pas, Messieurs, il y a ici d'assez brillants avocats (M. Warnant salué) capables de discuter la chose pour que je m'en mêle.

M. Warnant. — Messieurs, après la mise en demeure si directe de l'honorable M. d'Andrimont, je me vois forcé d'intervenir dans ce débat, dont la gravité n'échappera à personne quand j'aurai rappelé que l'existence de plusieurs Cabinets est en jeu.

Approbation.

Il me répugnerait, Messieurs, de m'apensantir sur la matière dont nous avons à nous occuper. En pareil cas, il suffit toujours de l'effleurer en passant.

M. d'Andrimont. — Très bien !

M. Warnant. — Il est quelquefois très dur, — très dur, Messieurs, je le répète...

M. le Bourgmestre. — Oh, monsieur Warnant, nous ne vous demandons pas de détail sur vos digestions !

M. Warnant. — M. le Bourgmestre, vous me pardonnez si je ne tiens pas compte des interruptions. D'habitude, elles me désarçonnent quelque peu. Or, pour le moment, je suis en selle — et j'y reste.

M. le Bourgmestre. — Allez !

M. Warnant. — Je disais donc, qu'il est parfois très dur pour un démocrate comme moi, de paraître pousser le Conseil dans des voies réactionnaires. Mais, Messieurs, ma

conscience, la bonne vieille conscience de mes pères est là qui m'oblige à crier : Casse-cou ! Notre règlement contient des dispositions éminemment vexatoires pour les propriétaires, à qui l'on fait payer des redevances pour des Anglaises qui font relâche !

Il faut purger, Messieurs... il faut purger notre règlement de pareilles iniquités ! Qu'en d'autres lieux, régis par le suffrage universel... régis par le suffrage universel dont Dieu préserve notre patrie, on impose le capital, c'est assez triste, mais chez nous, Messieurs, il est du devoir du défenseur de l'ordre social de s'opposer aux efforts de la démagogie... de la démagogie qui, n'osant nous attaquer en face, essaye de nous prendre par derrière.

Maintenant, Messieurs, que j'ai fait tout ce que j'ai pu pour vous convaincre, je n'hésite pas à déposer la proposition suivante :

« La redevance n'est due que pour les Anglaises en pleine activité. Un compteur spécial sera placé dans chaque maison et un employé spécial sera chargé de vérifier la quantité de... matière imposable. »

M. Hanssens. — Messieurs, j'aurais voulu m'abstenir de prendre part à ce débat qu'il est difficile d'aborder avec commodité, mais la démocratie, dont je suis dans cette enceinte le représentant avoué, aurait assurément des reproches à me faire si je ne proposais de faire porter l'impôt non sur la quantité mais sur la qualité des matières imposées.

Les classes laborieuses, si peu et si mal nourries, ne peuvent, me semble-t-il, être imposées aux mêmes titres que les classes riches qui se nourrissent de truffes et de champignons. Je propose donc que le laboratoire communal analyse les produits soumis au droit d'accense et que l'impôt soit calculé sur la valeur probable des aliments digérés.

M. le Président. — Je vais mettre aux voix les deux amendements présentés.

(Les deux amendements sont rejetés à l'unanimité, les auteurs ayant, par distraction, voté contre.)

M. le Président. — La parole est à M. Attout.

M. Attout-Franz. — Messieurs, vous n'êtes pas sans avoir entendu parler de la Société d'alimentation économique. Cette Société — je puis le dire bien haut, Messieurs, étant absolument désintéressé dans la question — cette Société fournit, à des prix incroyables, une nourriture saine et abondante aux classes laborieuses. (S'animant.) Nos soupes, Messieurs, nos soupes sont infiniment supérieures à celles de tous nos concurrents. Pour dix centimes, on trouve chez nous un plat de légumes exquis ; pour vingt centimes, Messieurs, nous vous donnons un morceau de bœuf superbe, pour cinq centimes, pour cinq centimes, Messieurs, vous avez un verre de double saison.

M. le Bourgmestre. — D'où vient-elle, votre saison ?

M. Attout. — De chez M. Delhaze, le galophile !

M. le Bourgmestre. — Et il vous la fournit à ce prix là. Gâte métier va !

M. Attout. — Malheureusement, Messieurs, notre restaurant populaire n'a pas obtenu tout le succès qu'il mérite. Nous avons compté, qu'en perdant un peu sur chaque plat, nous pourrions nous rattraper sur la quantité. Cette espérance ne s'est pas réalisée et aujourd'hui, je me trouve forcé de faire appel à votre bienveillance et de vous prier de me permettre de faire un tour dans la société, et de collecter au profit de l'œuvre. J'ajoute que je me suis permis d'apporter une forte marmite de notre soupe, et si le bienveillant auditoire qui m'entoure veut me faire l'honneur d'y goûter, j'ose espérer qu'il en sera satisfait.

M. le Bourgmestre. — Il me paraît plus convenable que cet essai soit fait à huis-clos.

M. Attout (avec vivacité). — Pourquoi, à huit-clos ; on ne prononce le huit-clos que pour les choses malpropres. Croyez-vous peut-être qu'il y ait des cochonneries dans ma soupe.

M. le Bourgmestre. — Calmez-vous, M. Attout, il n'entre pas dans ma pensée d'insinuer rien de désobligeant pour votre soupe, mais notre honorable collègue, M. Lovinfosse, ne sait manger sans mettre une bavette et je crains que le spectacle d'un conseiller mangeant de cette façon, ne nuise au prestige du Conseil.

M. Attout. — Je me déclare satisfait.

Je vais, Messieurs, faire mon petit tour dans la Société et je suis à vous.

M. le Bourgmestre. — Messieurs, l'ordre du jour de la séance publique étant épuisé, nous allons nous constituer en comité secret, pour déguster la soupe de M. Attout.

M. Magis (à part). — Et pour faire boire un bouillon à M. Demblon.

M. Reuleaux à M. Van Marcke. — Eh bien, allez-vous manger sa soupe ?

M. Van Marcke. — Pourquoi pas ; je suis prêt à tout...

Pour copie conforme :  
CLAPETTE.

On sait qu'aristide s'est imaginé d'acheter des tableaux. Il veut se faire une galerie.

Or, hier il entre chez un marchand et montrant une toile :

— C'est joli, ce paysage... Combien ?

— Mille francs.

— C'est oriental ?

— Oui, monsieur... une vue d'Égypte.

— Oh non merci, quand le choléra y règne ?

\* \* \*

Au club :

On parle des absents.

— Moi, j'aime beaucoup le baron.

— Ah !

— Il a du cœur.

— Ah !

— C'est un homme qui n'oublie jamais les services...

— Qu'il a rendus.

\* \* \*

Cette délicieuse Angleterre commence à soulever l'indignation générale par son égoïsme antisantitaire.

On vient de décerner un nouveau surnom à Albion.

On l'appelle *Maman Choléra*.

## Faits d'Été.

Dimanche dernier étant allé voir la confrère à la Boverie, il me fut donné de voir la procession de Saint-Vincent.

Rien de bien extraordinaire, me dira-t-on. On en voit tous les dimanches dans les rues de Liège, de ces cavalcades pieuses.

Non, mais ce qui attirera mon attention, ce fut un rédacteur de « *La Mousse*, » qui suivait dévotement le baldaquin en marmottant des prières !

Il est vrai que le « patron » a bien un peu donné l'exemple de la tolérance poussée jusqu'au... *sacré-cœur* — et aux Fancy-Fair catholiques.

Une revue graphologique vient de découvrir dans l'écriture de M. Paul Bert, le leader de la vivisection, l'indice de la sensibilité et, ce qui est plus fort, de la sensibilité à l'égard des bêtes.

Attendons-nous à ce que cette revue découvre par le même procédé :

Que la modération est la qualité maîtresse d'Oscar Beck.

L'esprit de décision, celle de M. Hanssens ; Et la modestie, celle de M. Frère-Orban.

Tout récemment, une des plus grandes sociétés de la ville, désireuse de faire des économies, résolut de faire des essais sur l'éclairage au pétrole. Après plusieurs séances, il était visible que les partisans du gaz perdaient du terrain et que le pétrole ne tarderait pas à conquérir son droit de cité.

On admirait sa lumière vive, nette, pure. Plusieurs membres de la commission s'esti-

maient très heureux du changement d'éclairage. Plus de doute, le gaz a vécu, hurrah ! pour le pétrole. La commission se réunit et décide de continuer l'éclairage au gaz. D'objection, point. Qu'est-ce serait-il bien possible ? Les socialistes ont été, paraît-il, très étonnés, un soir, de se retrouver dans les ténèbres gazeuses, et les méchantes langues prétendent que les membres de la commission partisans du pétrole, se seraient contentés de dire à leur président, partisan du gaz : « Brigadier vous avez raison. »

En France, les célibataires sont de nouveau sur la sellette. Il ne s'agit plus de voter un impôt, mais d'aggraver pour eux toutes les conditions de la vie sociale. Le prétexte invoqué est naturellement la dépopulation croissante de la France. Prétexte pitoyable. Le célibataire est généralement un excellent reproducteur. La raison en est bien simple : Un travail libre est plus agréable qu'un travail obligatoire. Et un travail agréable est toujours bien fait.

## ISOLEMENT

Pourquoi, ma chère violette,  
Pour moi n'as-tu plus ton odeur ?  
Pourquoi, charmante paguerette,  
Pour moi n'as-tu plus ta couleur ?

Pourquoi, parcourant une page  
De mon écrivain favori,  
N'aimé-je plus ce beau langage,  
Qui charma mon cœur attendri ?

Pourquoi du ruisseau le murmure  
N'a-t-il plus son charme enchanteur,  
Et pourquoi tout, dans la nature,  
Est-il sans attrait séducteur ?

Pourquoi, de ta bruyante enfance,  
Ne puis-je plus ouïr les jeux,  
Lorsque je trouvais jouissance  
Jadis à ces élans joyeux ?

Pourquoi fuir tout ce que l'on aime,  
Tout ce qu'autrefois on chercha !  
Comment expliquer ce problème ?...  
Enfant, c'est que tu n'es plus là !

FORTUNIO

## LEUR LOGIQUE

L'enquête scolaire a montré le cas que messieurs les curés et vicaires faisaient de nos lois et de notre Constitution.

Payés par le gouvernement, ils l'attaquent à outrance et ne se gênent pas pour le calomnier et pour l'accuser de mille et mille infamies.

Que font nos gouvernants ? Ils continuent à payer de gros appointements à toute la séquelle ensoutanée ; ils n'ont de mamours que pour elle et, lorsqu'un emploi est libre, il y a dix à parier contre deux que s'il se présente un homme de mérite vraiment libéral ou un crétin favorisé et recommandé par l'évêché, ce sera le crétin qui obtiendra l'emploi.

Ne voyons-nous pas, parmi les hauts-bonnets de la bureaucratie ministérielle, nombre de cléricaux forcés et qui font leur possible pour jeter des pavés sous les roues du char gouvernemental pour tâcher de lui faire faire la culbute A. M. D. G. ?

Touche-t-on à un de ces fonctionnaires fainéants dont la plus forte besogne est de palper les milliers de francs qu'on puise dans notre bourse pour les leur prodiguer ? On s'en garde bien ! Ils sont cléricaux, n'est-ce pas un titre à la considération de nos bons doctrinaires ?

Mais qu'un pauvre diable, qui sent un noble cœur battre dans sa poitrine d'homme libre, se permette de ne pas être de l'avis de ceux qui tiennent les rênes du char de l'Etat et les cordons de la bourse remplie par les contribuables, aussitôt il est condamné par le puissant aréopage.

Haro ! sur le progressiste assez courageux pour dire ce qu'il pense, s'il dépend de nos gouvernements !

On le frappera dans sa personne, dans sa famille, dans ses affections ! on l'atteindra jusque dans sa septième génération si on en avait le pouvoir.

Nous avons vu, dans l'enquête scolaire, défilier les prêtres, pleins de morgue et d'insolence, et qui avaient l'air de se moquer des députés de la nation comme de Collin Tampon : On s'attendait à voir sévir contre leur outrecuidance... et pour commencer la répression, c'est un simple instituteur progressiste que l'on frappe ! N'est-ce pas juste ? Ah ! s'il eût appartenu au camp Doutreloup, Du Rousseau et C<sup>ie</sup>, on eût employé plus de ménagement si même on s'était décidé à sévir.

M. Célestin Demblon vient d'être suspendu pour un mois pour avoir osé affirmer franchement ses opinions progressistes. Il croyait, le pauvre fou, que la liberté existait réellement en Belgique, et qu'il pouvait

se fier aux articles de la Constitution, auxquels on ne veut pas toucher, quand elle pourrait être utile au peuple, mais qu'on ne se gêne pas de violer lorsqu'il s'agit de l'intérêt des riches.

Il ne défendait pas, que ces libertés existent seulement coulées en bronze, pour la forme, au pied de la fameuse colonne du Congrès.

Et il s'est permis de s'exprimer franchement, ouvertement ; de reléguer toute hypocrisie dans les sacristies ou dans les bureaux doctrinaires.

Mal lui en a pris. On vient de le suspendre pour un mois, sans l'entendre, sans lui permettre, non de se défendre, il n'avait pas à le faire, ayant usé de son droit de citoyen belge, mais d'expliquer sa conduite.

Décidément, l'autocratie de M. Frère-Orban fait des élèves et gagne des apôtres.

Il faut ajouter que M. Célestin Demblon est un de ces rares hommes de talent que nous comptons chez nous.

Il est orateur, il est écrivain de mérite, et ce qu'il a publié dénote un penseur aux sentiments nobles et élevés, au cœur poétique et aimant.

De plus, c'est un instituteur capable, estimé de ses collègues et chéri de ses élèves. Il a le malheur d'appartenir au camp progressiste !

Vite donc qu'on étouffe ce flambeau dont la lumière pourrait blesser les yeux de certains potentats au petit pied.

Est-ce qu'il faudrait, dans l'enseignement, pour plaire à nos édules, tous instruments serviles, toutes *robottes de croie* ?

Nous aimons à croire que ça ne se réalisera pas.

Nous avons trop d'estime pour les membres du corps enseignant et nous connaissons dans ses rangs, trop hommes de cœur et d'intelligence, pour croire qu'on puisse en faire une espèce de confrérie de marguilliers doctrinaires.

Il est vrai que, depuis quelque temps, nous avons vu écarter des personnes d'un talent réel pour faire place à des favorisés, et nous pourrions citer plus d'un cas qui ne ferait honneur ni aux inspecteurs ni à ceux qui s'arrogent le droit que nous leur contestons de disposer de l'avenir de personnes dont leur nullité pourrait être jalouse.

Quoi qu'il en soit, la peine dont M. Célestin Demblon a été frappé est un titre d'honneur pour lui et lui comptera un de ses plus beaux dans ses états de service.

Un jour la lumière aura sa revanche et forcera tous les hibous, ennemis du Progrès, à se réfugier dans leur retraite dorée. Et ce jour n'est pas loin.

PICK.

## DERNIÈRE HEURE

Au moment de mettre sous presse, nous apprenons que M. J.-G. Macors, ayant été prié par S. M. le roi Charles de Roumanie de venir en ce pays pour y édifier tout un système de fortifications, l'honorable professeur obtint de M. le recteur Trasenster un congé de six mois, à passer à Embourg (Chénée). Or, pendant qu'on croyait notre éminent concitoyen en train de se reposer des fatigues d'un enseignement trop assidu, il employait, au profit d'une puissance étrangère, ses hautes aptitudes stratégiques et sa profonde connaissance de la tactique militaire. Ces agissements ayant fait l'objet d'une interpellation au Conseil académique, M. J.-G. Macors a été sommé de faire valoir ses droits à la retraite.

A cette nouvelle, grand nombre d'habitants de notre ville ont été s'inscrire chez M. Macors, auquel on prête l'intention de se livrer entièrement à ses goûts pour la bâtisse.

## Sous une Porte Cochère

Il se rendait place Ventemille, quand, dans la rue de Douai, il fut favorisé d'une de ces pluies d'orage, comme il sait en tomber à Paris.

Heureusement qu'une porte cochère s'offrit à ses regards.

En trois bonds, il fut à l'abri de l'averse. Il était à peine de deux minutes sous toit, qu'il vit deux jambes admirablement bien faites, se diriger vers lui.

Ses jambes soutenaient un corps bien pris, surmonté d'une tête ravissante aux grands yeux bleus et aux cheveux blonds bouclés.

Avant qu'il eût détaillé tout cet ensemble ravissant : les deux jolies jambes, chaussées de petites bottines, se trouvaient à côté de lui, seulement il ne les voyait plus ; la robe, soulevée pour la marche, était retombée une fois sur le terrain sec.

Il contempla longuement la nouvelle venue.

C'était un trottin, muni de son carton et qui allait reporter un chapeau chez une cliente de sa maîtresse.

Ils étaient seuls dans la porte cochère.

Il entama la conversation.

— Le vilain temps, troune de l'air !

— Oh ! oui, savez-vous ! et je dois aller encore bien loin.

— S'il passait un cocher libre... ils doivent

l'être tous sous la République. Et il rit de ce qu'il croyait une saillie spirituelle, le malheureux.

La fillette, par politesse, en fit autant.

Embardi, il continua.

— Je crois que je vais du même côté que vous et dans ce cas, je vous proposerais de faire route ensemble... en voiture.

— Monsieur !

En tout bien, té... je suis un honnête garçon.

— Je n'en doute pas, savez-vous.

— Tiens se dit-il en lui-même, il me semble connaître cet accent, et tout haut il reprit :

— Vous n'êtes pas parisienne, mademoiselle ?

— Non, je suis alsacienne, mais je n'ai pas opté pour la Prusse ; et vous, vous n'êtes pas non plus de Paris.

— Non, ze suis de Marseille, bagasse.

— Ah ! j'aime bien le Midi.

— Ze le crois, et moi, z'aime le Nord ou plutôt l'Est et tout ce qu'il produit.

Et il eut un regard et un sourire méphistophéliques à l'adresse de la blonde enfant.

Celle-ci baissa les yeux.

Il se rapprocha.

La pluie tombait toujours par torrent.

— Et vous êtes seule à Paris ?

— Oui, monsieur, toute seule.

— Et vous demeurez chez votre maîtresse.

— Non, j'ai une petite chambre, rue St-Georges.

— Un paradis alors ?

— Comment ?

— Puisqu'il est habité par un ange !

Et il hasarda son bras autour de la taille de la modiste.

Elle fit un léger effort pour se dégager, mais le carton paralysait ses mouvements.

— Alors continua-t-elle, vous êtes libre ce soir ?

— Oui.

— Si vous vouliez venir souper avec moi, nous irions, après, voir *Excelsior* à l'Eden-Théâtre.

— Oh ! *Excelsior* ! On dit que c'est si beau !

— Alors, vous venez ?

— Monsieur, je suis une honnête fille, savez-vous.

— Parbleu ! sans cela je ne vous ferais pas cette proposition, je suis aussi un honnête garçon troune de l'air !

— Hé bien, attendez-moi à 7 heures, passage des Panoramas, je travaille rue Vivienne.

— Merci mon ange !

Et deux mains se rencontrèrent dans une douce étreinte.

La pluie avait cessé de tomber.

On se sépara.

Le soir, tous les deux furent fidèles au rendez-vous.

Le lendemain matin, à l'heure de l'ouverture de l'atelier de la modiste, ils échangeaient un dernier baiser.

— Mais pourquoi me disais-tu que tu étais alsacienne, puisque tu es de Schaarbeek, lez-Bruxelles, dit-il en prenant la jeune fille sur son cœur.

— Parce que les Alsaciennes sont à la mode et qu'on me tourmente toujours quand je dis que je suis belge, sais-tu ; ils disent, comme cela : Belge comme une oie... mais toi, pourquoi me disais-tu que tu étais de Marseille, puisque tu es Liégeoise.

— Te ! parce que j'avais deviné que tu étais belge, à ton savez-vous ; et que je pensais que tu préférerais un étranger à un compatriote, ce qui est l'habitude chez beaucoup de femmes.

— Tiens, ce n'est pas bête, sais-tu.

— Et on entendit le bruit de deux gros baisers.

— A ce soir ainsi, ma chère Alsacienne.

— A ce soir, mon gros Marseillais !

— Et vive la Belgique.

— *L'Union fait la force.*

— Parbleu.

FIX.

## Chronique Théâtrale.

On annonce qu'une troupe, placée sous l'intelligente direction de M. Magis, se propose de faire une tournée en Belgique pour y représenter quelques chefs-d'œuvre du répertoire français.

Voici les pièces principales qui seront jouées.

LES FAUX BONHOMMES,

LES FOURBERIES DE SCAPIN

TARTUFFE

LA CONSIGNE EST DE RONFLER

(Pour ce dernier ouvrage, on a dû changer la distribution primitive, un des artistes, M. Demblon, ayant refusé de jouer dans cette pièce.)

## LA MODE EN SAC

Ma foi ! tant pis, je n'y résiste pas, et,

dût la galanterie française me renier, j'éprouve un invincible besoin de pousser le cri de colère et d'alarme qui m'étrangle.

C'est que c'est trop bête, en vérité ; c'est que c'est trop laid !

Pardon, mesdames ! Ce discours irrévérencieux vous est dédié. Nous vous criblons assez souvent de compliments, nous vantons assez souvent sur le mode lyrique la sûreté de votre goût pour avoir le droit, une fois par hasard, de vous crier casse-cou lorsque ce goût se fourvoie d'une aussi déplorable façon qu'il le fait en ce moment.

Une fois déjà vous aviez été prise d'un accès qui nous fit grincer des dents. Ce fut à l'époque où vous apparûtes reliées dans ces épouvantables fourreaux aussi hideux de forme que de nom et qu'on appelait des *ulsters*.

Vous aviez emprunté cela, aux viragos anglaises. Vous qui êtes la souplesse et la désinvolture, vous aviez imaginé de vous fourrer dans ces sacs, grâce auxquels toutes les nationalités devenaient égales devant le ridicule.

Cela dura quelque temps, trop longtemps, hélas ! en dépit de nos protestations. Il fallut même, pour vaincre votre engouement inexplicable, que les hommes recourussent à un truc ingénieux.

Les hommes se mirent à porter des *ulsters* à leur tour. Et alors, en les voyant, vous vous dites :

Comment ! c'est si laid que cela ! Oh ! non, en voilà assez !

Grâce à ce stratagème, nous fûmes débarassés pour un certain temps. Mais non pas définitivement, comme nous l'avions espéré, car voici que l'*ulster*, odieusement expulsé, a reparu cette année sous un nouveau nom et sous une forme qui ne rappelle que trop l'ancienne.

Je veux parler de ces enveloppes burlesques dans lesquelles vous avez imaginé de circuler cet été, mesdames.

Ah ! parbleu, saint Médard a bien fait de vous asperger quand il vous a vues fagotées de la sorte — et à contre-saison.

Il était dans son droit de légitimes averses, ce bon saint Médard.

Pourquoi diantre vous avisez-vous de vous travestir sur ce mode carnavalesque !

Ces fourreaux-là, avec bosse de chameau — que voulez-vous ! il n'y pas d'autre mot pour traduire la chose — ces fourreaux avec bosse de chameau par devant et par derrière seraient tout au plus excusables en plein cœur d'hiver, alors qu'on a à se blinder contre la bourrasque, contre le froid, contre la neige.

Je dis *excusables*. Je ne dis pas autre chose.

Mais au mois de juin, au mois de juillet, à l'heure où vos mères mettaient leur coquetterie à se déshabiller le plus possible pour nous faire jouir du spectacle de leurs attraits en tout genre !

C'est le moment que vous choisissez, vous, pour vous calfeutrer plus hermétiquement que jamais !

C'est le moment que vous choisissez pour vous inclure dans les étuis informes qu'ont inventés les *prix fixes* de la soi-disant nouveauté !

Ah ! mesdames, mesdames, qu'avez-vous fait là ?

Il y a cependant des glaces partout aux devantures. N'y jetez-vous donc jamais un coup d'œil, quand vous passez fagotées comme les vieilles fées des féeries — avant transformation ?

Oui, parbleu ! J'ai trouvé la juste comparaison.

Et dire que vous êtes celles qui de tout temps donnèrent le *ta* de l'élégance !

Est-ce donc une abdication définitive ? Vous sentez-vous indignes désormais de cet héritage glorieux ? Indignes de continuer ces traditions charmantes ?

C'est une renonciation absolue que cette manière de vous couvrir sans vous vêtir.

Vous ne vous habillez pas. Vous vous empaquetez. Ce n'est plus de la toilette. C'est de l'emballage.

Nous avons le droit de nous révolter. Le double droit.

Comme patriotes, pour ne pas laisser croire à une aussi piteuse déchéance. Comme homme, parce que vous imposez à nos yeux un supplice aussi immérité que prolongé.

Sachez-le bien, mesdames, ce que je dis ici tout haut, chacun de nous le pense tout bas.

Je ne suis qu'un écho affaibli des objurgations d'alentour.

Ah ! je voudrais bien connaître le nom du faiseur idiot ou de la faiseuse scélérate qui a créé — c'est le mot, n'est-ce pas ? — le sarreau à plis encombrants !

Vandalisme des vandalismes !

La rue, jadis égayée par la pimpante chamarrure de tous vos costumes aux bariolages plaisants, est contristée maintenant par l'horripilante monotonie de ces passantes qui s'avancent toutes enveloppées, des pieds à la tête, par l'uniforme pelisse.

Sacrebleu ! en voilà assez ! Cette méchante plaisanterie n'a que trop duré.

Sortez de la chrysalide. Montrez-nous de nouveau ce que nous aimons tant à voir.

Redevenez femmes, redevenez Parisiennes.

Otez les housses ! Otez les housses !

Sans quoi vous feriez supposer au monde que nous n'avons plus que de vieux meubles !

E. VILLIERS.

# A L'ÉCOLE DE NATATION

CÔTÉ DES DAMES



à l'entrée !



Moi, je baigne, je baigne,  
je baigne  
aux douceurs d'aubaigne  
Couffes et flouzeaus;  
En nage cinq beaus  
Seu fait des faitours !

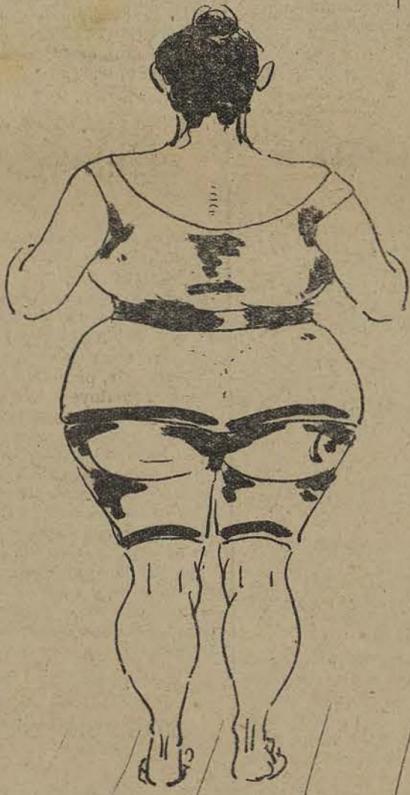


Après le déballage !  
Ne lui sera pas difficile de faire la  
plouche

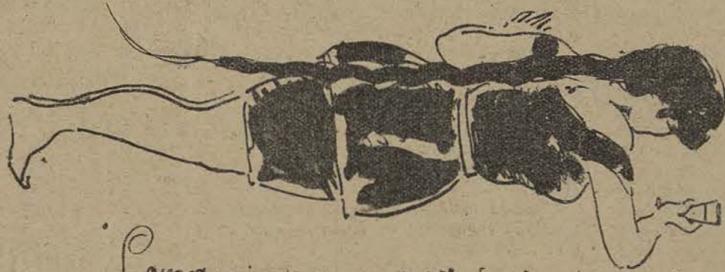
La femme  
nageuse bien  
comme, qui  
yique ses têtes  
a la haute !



Costume à propos : de Couffes et flouzeaus !



Il faut absolument que ton  
petit plouzeau lui apprenne à nager



Pourquoi pas un petit verre pour se  
réchauffer le système -